

Octobre 1970 L'an zéro du Québec

Heinz Weinmann

Volume 32, numéro 5 (191), octobre 1990

Octobre 1970 : Le Québec en otage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Weinmann, H. (1990). Octobre 1970 : l'an zéro du Québec. *Liberté*, 32(5), 103–108.

HEINZ WEINMANN

OCTOBRE 1970: L'AN ZÉRO DU QUÉBEC

Le recul historique fait sortir la crise d'Octobre 1970 du chaos, de la confusion dans lesquels elle avait alors baigné. Vingt ans après, de simples incidents «arrivés» au hasard se muent en événements historiques, et les figurants de l'époque en actants historiques. Avec le recul, les événements d'Octobre cessent d'être des singularités aléatoires et constituent plutôt des lignes de force qui traversent de part en part l'histoire d'un peuple.

Tout d'abord, comme toutes les grandes crises du Québec, celle d'Octobre 1970 est empreinte d'ambiguïté, de contradictions. C'est ce qui fait sa complexité. Point de rupture décisif, elle signifie certes banalement la fin d'une époque et le début d'une autre, mais elle est surdéterminée avant tout par la mort irrémédiable de la *persona* canadienne-française *et* par la naissance de l'être nouveau en gestation depuis plus de vingt ans: le Québec. La crise d'Octobre est la manifestation ultime, spectaculaire, politique (au sens large du terme) de la métamorphose du Canada français en Québec.

La crise d'Octobre: l'an zéro du Québec. Naissance de la nation québécoise. Toutes les nations naissent — c'est un pléonisme, puisque *nation* vient de *naître* — dans les affres d'un «travail» difficile. Voyez la nation française: conçue dans les convulsions de la guerre de Cent Ans, elle naît politiquement lors de la Révolution fran-

çaise, dans le cri poussé par les soldats du général Kellermann, entendu *urbi et orbi*: «Vive la nation!».

La France et l'Angleterre étant les premières nations constituées, elles deviendront des modèles qu'imiteront celles en gestation. Toutefois, alors que la nation française met plus de trois cents ans à voir le jour, l'émergence des autres nations ira s'accélégrant, par «contagion», par imitation. En effet, on constate que la «fièvre nationaliste» connaît deux grandes poussées: l'une au début du XIX^e siècle, l'autre au milieu du XX^e siècle (décolonisation). C'est précisément au cours de ces deux périodes d'«accouchements» nationaux en Europe et en Afrique que l'expression du sentiment national au Québec atteint un paroxysme. En effet, l'onde de choc de l'indépendance de la Serbie (1815), de la Grèce (1830) et surtout de la Belgique (1830) vibre jusque dans les revendications des Patriotes. D'autre part, la pensée de la décolonisation (Albert Memmi, Frantz Fanon) insémine puissamment celle de la revue *Parti pris*, comme la lutte d'indépendance du FLN en Algérie trouve un écho onomastique et explosif au Québec dans le FLQ, qui préconise la libération du Québec par les armes.

Mais surtout, la crise d'Octobre est liée par des fils quasi invisibles à la première grande crise du Canada français, la Rébellion des Patriotes, jamais vraiment dénouée puisque brutalement réprimée par le pouvoir colonial anglais. Pour les felquistes, l'élection du 29 avril 1970 — où le Parti québécois obtient seulement sept sièges à l'Assemblée nationale malgré 23,1% des voix — signifie un échec du système démocratique hérité de l'Angleterre; un de leurs communiqués dénonce aussitôt la «democracy des riches» et le «parlementarisme anglais». Ainsi, en prenant les armes en octobre 1970, le FLQ imite les Patriotes qui, après avoir combattu le pouvoir anglais par parlement et démocratie interposés, optent finalement pour la lutte armée. Seulement, les

felquistes adoptent la forme de lutte du XX^e siècle, à savoir la guérilla urbaine; il est bel et bien fini le temps où l'on pouvait guerroyer en bataille rangée, identifier nettement *un* ennemi, cerner *une* ligne de front, un théâtre des opérations.

«Dis-moi qui est ton ennemi, ton Autre, et je te dirai qui tu es.» Le processus d'identification, de définition des individus est le même que celui des peuples. C'est en s'opposant à un Autre, en refoulant un ennemi de leur territoire que les nations arrivent le mieux à asseoir leur identité nationale. L'ennemi sert malgré lui de catalyseur, d'«accoucheur» des nations.

Or on cherche vainement l'ennemi au Canada français/Québec. Car il a magiquement disparu au lendemain de la Rébellion des Patriotes. Il a tout d'abord été sacrifié sur l'autel de l'amour chrétien: il faut aimer son ennemi comme son ami. Saint Jean-Baptiste et son mouton symbolisent la mentalité autosacrificielle à la base du Canada français. Puis, depuis la Confédération (1867), le Canada (anglais) a fini par parasiter jusqu'au nom et l'identité du premier Canada fondateur, devenu dès lors un simple reflet, le double d'un autre. Si bien que le Canada français, à l'époque de *Parti pris*, a beau assimiler le Canada anglais (Ottawa, le fédéral) à un pouvoir colonial, une majorité de Canadiens français savent qu'ils ne sont peut-être plus ce Canada mais qu'ils en font encore partie.

Comme nous l'avons montré récemment¹, le Québec émerge d'abord — sur le plan de l'imaginaire — dans un mouvement de rejet radical appelé par Paul-Émile Borduas *Refus global* (1948). Ce «refus», toutefois, ne vise pas un autre, un ennemi extérieur, mais l'ancien avatar du Québec, le Canada français. Tel un papillon, le Québec naît lors d'une métamorphose, grâce à la mort de sa

1. *Cinéma de l'imaginaire québécois: De La Petite Aurore à Jésus de Montréal*, Montréal, l'Hexagone, 1990.

chrysalide. Et cette mort est symbolisée par la décapitation de l'effigie de saint Jean-Baptiste, le 24 juin 1969, qui met fin pour longtemps au traditionnel défilé.

La crise d'Octobre s'engouffre dans le vide laissé par le Canada français et se ressource à l'époque qui a engendré ce vide: la Rébellion de 1837-1838. Par une sorte d'atavisme historique, la cellule Libération retrouve l'ennemi originel des Patriotes: non pas le «Canadian», le Canadien anglais que le nouveau «catéchisme politique» révisé par *Parti pris* pointait du doigt, mais l'Anglais d'Angleterre. Ce n'est pas un hasard si la cellule Libération enlève James Richard Cross, un chargé d'affaires anglais.

Mais la crise d'Octobre, jusque dans son chaos apparemment aveugle, révèle sa dualité par le choix d'un deuxième otage. En kidnappant Pierre Laporte, alors ministre du Travail dans le gouvernement Bourassa, la deuxième cellule répond implicitement à la première que l'«ennemi» contre lequel le FLQ se bat ne se trouve pas à l'extérieur du Québec mais au Québec même. Par le choix de cet otage, donc, le message qu'envoie la deuxième cellule — la cellule Chénier — semble manifestement contredire celui de la cellule Libération. Toutefois, à l'instar de celle-ci, la cellule Chénier s'inspire de la Rébellion des Patriotes. Ne porte-t-elle pas le nom d'un Patriote tué par les Anglais, dont, par surcroît, le cadavre est profané et le cœur arraché? Après l'échec de la deuxième révolte, en 1838, la «justice» anglaise, expéditive, ne traitera guère autrement les victimes canadiennes-françaises: exécutions publiques, incarcérations, bannissements.

Or le psychodrame de la crise d'Octobre opère une inversion de la «scène primitive» des Patriotes. Tout en répétant (dans tous les sens du mot) la scène de la pendaison, les anciennes victimes se muent en bourreaux, en assassins lyncheurs. L'exécution de Pierre Laporte s'inscrit dans

une cascade d'exécutions: de la fondation *de* Québec (1608) jusqu'à la fondation *du* Québec (1970)². Par rapport à 1837-1838, le rôle des actants primitifs a donc été inversé en 1970; de plus, cette fois-ci les bourreaux choisissent la victime parmi les leurs. La victime est un Québécois.

Dès sa crise fondatrice, dès l'an zéro, le Québec est divisé: comme déjà lors de la fondation de la ville de Québec en 1608, il ne peut s'entendre sur son *vrai* ennemi. Hésitant entre l'ennemi extérieur et l'ennemi intérieur, il exécute finalement un des siens.

Plus qu'un épiphénomène, la crise d'Octobre, relayée et amplifiée par le «tam-tam tribal» médiatique, met brutalement en scène le mode de fonctionnement caché, donc inconscient, du Québec qui avait émergé d'abord sur le plan de l'imaginaire depuis les années cinquante. Le Québec naît en rejetant, en tuant une part de lui-même. Le Québec naît dans l'oubli, dans la mort de ce qu'il a été précédemment: le Canada français. De même que le Canada français s'était jadis fondé déjà sur le rejet de la Rébellion des Patriotes. La société canadienne-française a traité les Patriotes comme des hors-la-loi. Ce n'est qu'en 1987, pour la commémoration du 150^e anniversaire du soulèvement, que les Patriotes ont été enterrés dans un cimetière chrétien.

Ainsi, depuis la fondation de Québec (1608), toutes les tentatives de fondation ici aboutissent toujours non à une consolidation irrévocable du pays mais à sa division. Car suivant la théorie de René Girard, le meurtre fondateur n'est vraiment efficace que s'il réussit à créer autour de lui l'*unanimité* d'une collectivité. C'est loin d'avoir été le cas lors de la crise d'Octobre, bien au contraire, puisque l'opinion publique a quasi unanimement désapprouvé les felquistes. Ces derniers ont beau évoquer les

2. Voir *Du Canada au Québec: Généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987.

«mânes» des Patriotes, ils sont et resteront de simples assassins.

Le premier «bénéficiaire» de la crise aura été «Ottawa» qui, avec sa «Loi des mesures de guerre», trouve une occasion rêvée pour museler le mouvement souverainiste au Québec. À plus long terme, c'est ce dernier qui profite des «retombées» de la crise d'Octobre. Le Parti québécois, fondé en 1968, se débarrasse définitivement de sa gauche radicale et utopiste qui a cru que la souveraineté pouvait être instaurée par des coups de force, en dehors des voies démocratiques. La crise d'Octobre n'est pas étrangère à la prise du pouvoir par le Parti québécois en 1976. On comprend, dès lors, que le Parti québécois n'est pas intéressé à s'associer à la commémoration du vingtième anniversaire de la crise d'Octobre. Jacques Parizeau ne permettrait pas que des ex-felquistes cultivent sa gauche, même si celle-ci est depuis longtemps laissée en jachère...

Commémorer la crise d'Octobre ne signifie nullement qu'après avoir réprouvé les assassins d'un ministre, le Québec les acclame aujourd'hui comme des «patriotes». Il s'agit plutôt de sortir *tous* les événements d'Octobre 1970 de la nuit de l'oubli dans laquelle ils étaient refoulés.

Heinz Weinmann enseigne la littérature au cégep de Rosemont à Montréal. Il a publié deux essais à l'Hexagone: Du Canada au Québec: Généalogie d'une histoire (1987; prix Victor-Barbeau de l'Académie canadienne française) et Cinéma de l'imaginaire québécois: De la Petite Aurore à Jésus de Montréal (1990).